

Ajouter l'éthique à la technique

Cet entretien, dont les propos ont été recueillis Marc LEMONIER, a été publié dans la revue DIAGONAL au moins de novembre 2008.

Pour Philippe Madec, architecte et urbaniste engagé de longue date dans la conception d'éco-quartiers, associé à ce titre aux travaux de mise en œuvre opérationnelle des engagements du Grenelle de l'environnement, l'enjeu du développement durable ne peut se limiter à une réponse technique. Plaidoyer pour une attitude de constant réajustement à l'interdépendance des valeurs économiques, sociales, environnementales et culturelles.

Diagonal : Depuis quand percevez-vous l'intérêt d'élus locaux pour l'aménagement de quartiers durables ? Leur commande est-elle toujours précise ?

Philippe Madec : Le mouvement date de l'apparition de la démarche de haute qualité environnementale (HQE) appliquée aux bâtiments. En France, elle constitue, il y a onze ans, l'événement fondateur de l'élargissement de la prise en compte d'exigences du développement durable dans la pensée de l'établissement humain. Depuis l'extension de la démarche à la ville par le Grenelle, plus d'élus expriment le souhait de bâtir des quartiers durables, d'allier pensée globale et action locale. Leur approche de l'éco-quartier ou du quartier durable évolue d'une situation à l'autre, mais ils font presque toujours référence aux exemples étrangers, surtout à Fribourg en Allemagne.

Le terme éco-quartier, qui renvoie à l'écologie, est-il toujours bien compris dans son acception plus large de quartier durable ?

En apparence ce n'est qu'une question de termes, mais si un éco-quartier n'est pas conçu comme un quartier durable, ses objectifs ne sont pas atteints. Il faut se défier de projets qui n'apportent que des réponses techniques, de surcroît aux seuls problèmes environnementaux. Ainsi, par exemple, produire une architecture bioclimatique n'est pas une fin, juste un moyen. On ne peut s'en satisfaire. Tous les aspects d'une situation urbaine – d'essence environnementale, sociale, économique et culturelle – doivent être abordés dans leur interdépendance. Les considérer isolément n'est pas penser en termes d'« écologie ». Traiter des enjeux environnementaux à grand prix en omettant la visée sociale revient à produire des bâtiments ou quartiers en oubliant une bonne part de la société. La conception d'éco-quartier doit matérialiser une pensée générale sur le territoire.

Comment agir pour accélérer le processus de création de quartiers durables, faire entrer ce qui relevait encore de l'exceptionnel dans le quotidien, souhait exprimé lors du Grenelle de l'environnement ?

« Banaliser » les éco-quartiers n'est certainement pas le terme qui conviendrait. Reproduire à l'identique les « bonnes pratiques » observées à l'étranger conduirait à se dispenser du pas révolutionnaire que la situation réclame. La création d'éco-quartiers s'inscrit dans un cadre d'objectifs bien plus large : l'économie des ressources naturelles, la lutte contre le réchauffement climatique...

Cela suppose de changer en profondeur nos modes de vie et certaines de nos valeurs, et non de se limiter à l'adoption de nouvelles techniques. Aujourd'hui le déplacement demeure fortement lié à la notion de liberté. Le tramway lui-même, considéré comme un vecteur du développement

durable, participe à la promotion du déplacement. Il faudra certes toujours se déplacer, mais tout doit être mis en œuvre pour que nous y soyons moins contraints, en valorisant et en rendant désirable la vie de proximité. Reconnaître l'interdépendance des conditions urbaines est fondamentale. Sans l'admettre ni se munir des outils appropriés pour assumer l'hyper-complexité des situations, on n'agit pas dans le sens de l'éthique du développement durable. Pour réussir cette gageure, les nombreuses compétences disciplinaires à associer au projet doivent accepter de réviser leurs pratiques.

Cette éthique inclut la concertation à laquelle vous accordez une grande importance. Les méthodes vous semblent-elles devoir différer de celles qui prévalent d'ordinaire ?

Je n'ai pas de modèle - le développement durable suppose, on le sait, un ajustement permanent —, mais des outils dont le principal est le dialogue. Le travail d'urbaniste s'inscrit toujours dans une culture, un rapport au territoire, aux gens, au ciel, au vent... Un site, même un champ de betteraves, n'est jamais vierge : il est en continuité avec un village, une histoire de gens avec qui dialoguer. Chaque lieu exprime sa proposition. À nous de faire une réponse en retour. Au cours de mes contacts avec les porte-parole de lieux, ma manière de travailler, bien qu'attentive, ne déclenche pas nécessairement l'adhésion. Pourtant une méthode prévaut, c'est le partage de la culture du projet, le plus en amont possible : dès la conception, par la réalisation, vers le fonctionnement... Il faut parier sur les comportements vertueux, cultiver l'échange sur les valeurs du quotidien, sur l'usage, pour favoriser l'appropriation. Sans oublier le poétique, le symbolique et bien sûr les valeurs sociales, économiques, culturelles et environnementales équitables. Mais l'habitant d'un quartier n'en étant pas le seul utilisateur, le dialogue avec les voisins du site concerné, avec les citoyens de la ville est aussi pertinent qu'avec les actuels résidents ou futurs acquéreurs. Dans le domaine du logement, une partie des progrès naîtra de la construction coopérative, mouvement participatif qui se structure en France et possède son histoire, manifeste son engagement.

Comment dans votre travail d'urbaniste incitez-vous les architectes à davantage s'inscrire dans la logique de développement durable ?

La détermination de la forme (taille et orientation) des parcelles est un moment fort de l'élaboration du projet urbain. Le véritable enjeu politique. Selon que la parcelle soit large ou profonde, elle engage un mode de vie différent. De même, selon qu'elle est grande ou petite, elle attend une société différente.

À Pacé en Ile-et-Vilaine, dans le quartier de Beau Soleil, le découpage de parcelles étroites – d'une largeur de 7 mètres – a produit un résultat inattendu : près de 30 % des permis de construire de maisons sont signés par des architectes, notamment parce que les constructeurs de maisons n'étaient pas en mesure de proposer des produits adaptés à ces parcelles, et que la jeune génération d'architectes s'intéresse à l'habitat individuel. Une typologie que nous avons conçue a permis de construire des maisons de ville, mitoyennes en bande et en lot libre. Leur coût final – 1 800 € le m² – est inférieur au plafond de celui de l'habitat social fixé localement à 1 900 €. La découpe des parcelles est une des réponses à la conception plus économique d'éco-quartiers. Enfin, elle participe à la qualité écologique du projet : les premières économies d'énergie découlent de la bonne orientation d'un bâtiment. Le travail sur l'orientation de la parcelle est une des bases du métier d'urbaniste à redécouvrir.

La conception d'un éco-quartier renvoie-t-elle nécessairement à l'idée de nature ?

L'urbanisme "durable" pourrait en apparence revendiquer la plupart des objectifs des Modernes : l'air, l'ensoleillement, la séparation des flux... Pourtant ce qui nous distingue, c'est la conception

de l'espace public et de ce qui est « en commun ». Notre espace de référence n'a rien à voir avec les espaces homogènes des Modernes. L'architecture vernaculaire n'est pas pour autant le modèle de l'architecture durable. En revanche la présence du végétal est indispensable. Pour sa vertu apaisante : même si les arbres plantés en ville proviennent d'une pépinière, ils nous parlent de la nature. Sans oublier l'apport du végétal à la qualité environnementale de l'espace public – il stocke du CO₂ –, ni le confort ou la fraîcheur qu'il procure par son ombre.

La nature dans les éco-quartiers ne participe pas d'un modèle agreste ou pittoresque et ne concourt pas uniquement à leur agrément. Elle devient utilitaire. Des plantations suffisamment denses permettent de créer des couloirs écologiques, de maintenir la faune en milieu urbain, voire de favoriser son retour. Le végétal sert également à la maîtrise du climat, en contribuant, par exemple, à l'abaissement de la température.

J'attache beaucoup d'intérêt à retrouver les logiques propres à la nature. Elles sont souvent perceptibles dans le site. À défaut, je m'appuie sur la parole de ses habitants pour les ré-inventer. Mon travail oscille entre les archaïsmes humains et le désir de modernité.